

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

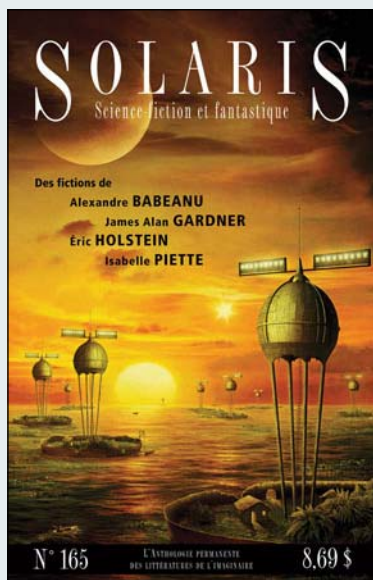
Le volet en ligne

- 161 *Lectures*
J. Pettigrew, F. Martin,
R. D. Nolane, N. Faure,
J.-O. Allard et N. Spehner
- 169 *Écrits sur l'imaginaire*
N. Spehner
- 180 *Sci-néma*
C. Sauvé et H. Morin
- 191 *Michèle Laframboise 2.0*
J. Martel

N° 166

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec : 29,72 \$ (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 29,72 \$ (28,30 + TPS)

États-Unis : 29,72 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) Canada G1E 6Y6

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 837-2098

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 166 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 166 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : mars 2008

© **Solaris** et les auteurs

Lectures

Michel Jeury

La Vallée du temps profond

Lyon, Les moutons électriques (La bibliothèque voltaïque), 2008, 485 p.

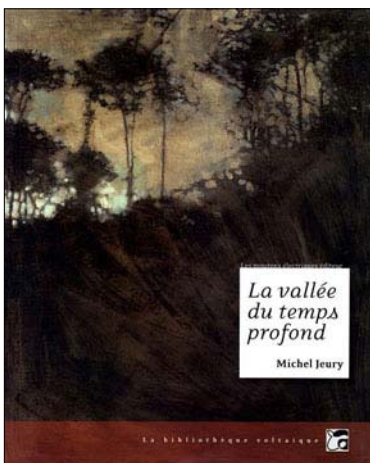
Michel Jeury est l'un des plus importants auteurs contemporains des littératures de l'imaginaire de la francophonie. Le fait qu'il se soit investi depuis une vingtaine d'années dans la littérature de terroir ne change rien à l'affaire. L'inventeur du concept de la « chronolyse » a marqué les années 70 avec, entre autres, la publication du **Temps incertain**, des **Singes du temps** et de **Soleil chaud, poisson des profondeurs**, qui suscita les comparaisons avec Philip K. Dick, et il ne faut pas oublier que, une décennie avant, sous le pseudonyme d'Albert Higon, on parlait

de lui comme du Van Vogt français. C'est dire la force et la versatilité de l'imaginaire de ce diable d'homme, né dans une famille paysanne de la Dordogne en 1934.

Mais tous les amateurs de SF le savent, c'est dans les nouvelles qu'on trouve la substantifique moelle des auteurs, et Michel Jeury, heureusement pour nous, en a écrit beaucoup. Et des très bonnes !

Richard Combailot a réuni dans **La Vallée du temps profond** vingt-sept des meilleures nouvelles de Jeury. On trouvera donc dans ce recueil des textes incontournables comme « La Fête du changement », « Je t'offrirai la guerre » et « Les Négateurs », qui témoignent du souffle visionnaire de Jeury, et des textes d'une grande beauté poétique comme « Vers la haute tour » (ah ! la plage de la Perte en Ruaba...) et « La Vallée du temps profond », magnifique exercice nostalgique sur l'enfance qui permet à Jeury de nous glisser un autre de ses merveilleux concepts SF, celui des dériveurs de temps – les chiens glissent vers le passé, les serpents vers l'avenir !

Outre les fictions (il y en a deux d'inédites, mais à moins d'être un formidable collectionneur, plus de la moitié des textes le sera pour vous), il faut parler des articles qui les accompagnent. Tout d'abord l'avant-propos de Combailot, qui met la table,



pourrait-on dire, puis la belle préface de Serge Lehman, qui démontre de façon éloquente l'importance de l'œuvre de Jeury dans le corpus francophone et son influence sur toute une génération d'écrivains. J'ai aussi beaucoup apprécié les notes de Jeury à propos des nouvelles du recueil, simples, sans prétention, directes. Suivent un survol de l'œuvre signé A.-F. Ruaud, paru en 1995 dans **Yellow Submarine**, et un article de Jeury qui fait le lien entre sa jeunesse de fils d'ouvrier agricole et sa pratique de la SF. Je l'avais apprécié à sa sortie il y a vingt-trois ans (dans **Science ET Fiction 3**), je l'ai trouvé lumineux en 2008. Enfin, le recueil se ferme sur l'introduction à **Chronolysis (Le Temps incertain)**, signée par le regretté Theodore Sturgeon.

Le premier « vrai » recueil de Jeury est un livre à lire et à relire.

Jean PETTIGREW

Michel Rozenberg

Les Reflets de la conscience

Roisin, Euryale (Fantastique), 2007, 244 p.

Les deux premiers recueils de nouvelles fantastiques de Michel Rozenberg lui ont valu d'être surnommé « le Bruxellois successeur de Jean Ray » et d'être considéré, par la critique spécialisée, comme « [l']un des sept piliers du fantastique européen ». **Altérations** – son premier opus – a d'ailleurs été couronné du prix Robert Duterme 2004 (voir **Solaris 161**). Son deuxième ouvrage, intitulé **Les Maléfices du temps**, a remporté en 2007 un prix Graham Masterton

(voir **Solaris 159**). Avec **Les Reflets de la conscience**, l'écrivain nous livre un troisième recueil fort réussi qui plaira assurément aux férus de fantastique et qui témoigne une fois de plus de son grand talent de conteur.

Les sept nouvelles que comporte l'ouvrage mettent en scène des personnages anodins, généralement seuls, confrontés à une affolante déroute du quotidien. Face à cet effritement progressif de leur univers, les protagonistes de Rozenberg – privés de tout pouvoir d'action – tentent désespérément de se rattacher à ce qui leur reste de lucidité. Mais comment ne pas sombrer dans la folie quand même votre conscience semble comploter contre vous ? Dans « Tout n'est qu'illusion », Stanislas Grandville voit peu à peu disparaître tout ce qui pourrait l'identifier (ses papiers, la mémoire de son téléphone portable, ses collègues, ses amis, son adipeuse épouse, son



chez-soi, etc.). Le narrateur de « Bourg paisible » tente quant à lui de démystifier les arcanes de son passé et de démasquer le sinistre « rôdeur » qui menace les habitants de son village. Dans « Chinoiseries », trois amis subissent divers bouleversements après avoir découvert une maxime supplémentaire dans un biscuit chinois. « Alessandra » met en scène un voyageur ensorcelé par un masque de femme au réalisme déconcertant. Dans « Jusqu'au bout des rêves », une jeune femme apprend qu'il faut parfois se méfier de ses aspirations. Déshabillant du regard les jeunes lycéennes avec qui il partage l'autobus, le personnage principal d'« Indécences » verra ses fantasmes les plus secrets se matérialiser et se retourner contre lui. Dans « La Proximité des extrêmes », enfin, un homme bien nanti constate qu'un autre lui-même agit à sa place et fait tout ce qu'il faut pour précipiter sa déchéance.

Bien que certains textes ne jouissent pas de l'originalité à laquelle nous avait accoutumé Rozenberg dans ses deux précédents recueils, chacune de ces sept nouvelles demeure d'une indéniable efficacité, l'auteur excellant à nouveau à susciter un sentiment d'angoisse chez le lecteur. Autre léger bémol : l'ouvrage présente quelques erreurs – principalement des coquilles – qui m'ont parfois titillé. Peut-être s'agit-il de simples distractions éditoriales. Soulignons en terminant que ces récits sont précédés d'une lumineuse préface de Claude Bolduc dans laquelle l'écrivain québécois tente d'identifier différentes particularités du fantastique belge et de l'œuvre

de Rozenberg. En somme, comme le dénote le préfacer, « on ne peut que suivre avec enthousiasme la progression de la carrière de Michel Rozenberg et se demander dans quelles contrées fantastiques nous entraînera sa plume à l'avenir ».

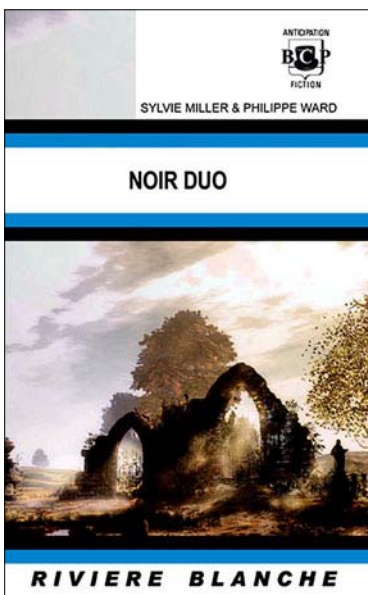
François MARTIN

Sylvie Miller & Philippe Ward

Noir Duo

Californie/France, Black Coat Press (Rivière Blanche 2040), 2007, 292 p.

Un recueil de 16 nouvelles mais s'ouvrant sur une rafale de... 113 préfaces amicales allant d'une ligne à plusieurs paragraphes (sans compter quelques dessins), voilà qui sort pour le moins de l'ordinaire... Mais « sortir de l'ordinaire » n'est-il justement pas devenu un peu l'image de marque de la collection *Rivière Blanche*?



Noir Duo, donc, regroupe toutes les nouvelles de SF et de fantastique écrites en solo ou non pour diverses revues et anthologies par Sylvie Miller et Philippe Ward, plus deux inédits. De manière évidente, le recueil louche bien plus vers le fantastique que vers la SF, une SF intimiste, dramatique et à l'échelle humaine, comme dans « Ventres d'airain », « Lettre d'un futur amer » et « L'Ombre » de Sylvie Miller. Toute règle ayant au moins son exception, nos deux compères nous régaleront aussi d'une histoire délirante d'invasion extraterrestre stoppée grâce au fromage de Roquefort dans cette parodie d'**Indépendance Day** restée inédite qu'est « Un futur inimitable » (à lire d'urgence par tous les pasteurs du goût qui plissent le nez devant un bon « fromage qui pue » !).

Mais c'est dans le fantastique et l'angoisse qu'on sent le *noir duo* le plus à l'aise. Là, il visite avec bonheur bien des facettes du genre : l'horreur psychologique (« Le Mur » de SM & PW, « Un choix réfléchi » de SM, Prix Masterton 1982, « Les Chemins de l'esprit » de PW), les histoires plus ou moins diaboliques (« After Midnight » et « Le Survivant » de SM & PW, Prix Merlin 2004, « Les Vignes du Seigneur » et « Prorata Temporis » de PW), l'univers lovecraftien (« Martha » de PW) ou encore celui des divinités anciennes avec « Mau » (SM & PW), un beau texte sur la version égyptienne sacrée de ce chat qui fascine tant d'auteurs de fantastique et avec « Le Fils de l'eau », typique de l'univers de Philippe Ward avec son inspiration pyrénéenne et païenne.

Quelques mystères auréolent aussi le *noir duo*, parmi lesquels comment Philippe Ward fait-il pour mener de front *Rivière Blanche*, des romans et un travail à plein-temps (à moins que « Prorata Temporis » ne soit pas une fiction ?) et pourquoi deux auteurs aussi talentueux ne sont-ils pas au catalogue des « grosses » maisons d'édition où s'agitent bien trop de faiseurs ?

Pour diverses raisons, je n'ai pu, à mon grand dam, faire partie de la horde amicale des préfaciers de **Noir Duo**, mais, d'un autre côté, cela me permet d'avoir maintenant les mains libres pour conseiller sans restriction aucune la lecture de cet excellent recueil.

Le site Internet de *Rivière Blanche* pour le foisonnant catalogue et les commandes est toujours le même : www.riviereblanche.com !

Richard D. NOLANE

Jean-Michel Calvez

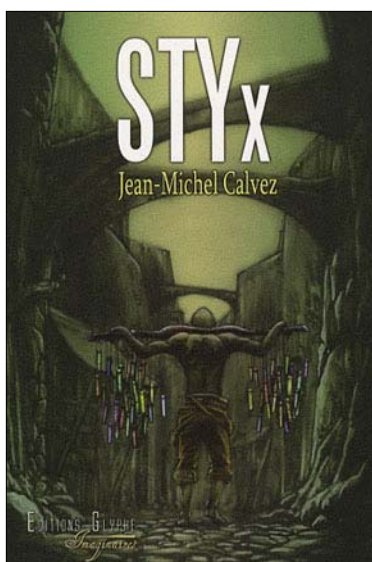
STYx

Paris, Glyphe (Imaginaires), 2007, 407 p.

La colonie humaine se trouvant sur la lointaine planète des Lutins est gérée par l'OGRE, une multinationale terrienne, qui y a implanté il y a déjà plusieurs années une ville et un spatioport afin d'extraire du minerai. Les colons et les Lutins cohabitent pacifiquement mais se fréquentent peu, la haute ville de Kearsen-City dominant les bas quartiers de Narghaï la Lutine. Tout irait bien dans le meilleur des mondes colonisés s'il n'y avait STYx, une maladie qui touche tout humain qui

fait preuve de compassion pour autrui. Les Lutins en sont les porteurs sains, et les colons ne doivent leur survie qu'à un cloisonnement sévère de leurs sentiments. La contamination entraîne une désensibilisation progressive qui atteint tout le corps avec des conséquences mortelles.

Le lecteur suit d'abord Orfeu, un journaliste local chargé de couvrir des événements culturels. Il chronique notamment les spectacles du grand *musidancer* Keith qui fait de son corps atteint par STYx un instrument de son art. Quand des Lutins trop curieux écorchent et découpent des humains malades pour connaître leur résistance à la douleur, Orfeu déraile. Il a peur pour Silvo, son amour, qui a disparu dès qu'il a su être atteint par les premiers symptômes du mal. Orfeu entame alors une plongée dans Narghai, qui deviendra sa descente aux enfers...



Arrive ensuite un nouveau narrateur, Lucio, le frère du journaliste. Émissaire de l'OGRE, il apporte enfin un remède radical. Au point que, pour trouver une alternative à sa mission, il s'efforcera, durant les quarante-huit heures qui lui restent, de trouver la source de STYx au cœur du monde Lutin.

Ce livre a de nombreuses qualités : des personnages vivants, complexes, tourmentés, bien campés et attachants, servis par une belle écriture à la première personne qui rend les événements crédibles, du souffle, de l'action, des effets métaphoriques, miroirs de notre monde contemporain et de la matière à réflexion... que demander de plus à de l'excellente SF ? La critique la plus évidente porte sur le colonialisme économique, mais l'auteur évoque aussi les limites de la compréhension entre espèces différentes avec réalisme et finesse, notamment lorsqu'il aborde un autre sujet : que peut devenir un monde dont la survie dépend de la mort de la compassion... ? Peut-on encore être humain sans cet élément essentiel ?

De quoi songer à notre propre société...

Et je vous laisse le plaisir de découvrir la réponse... selon J.-M. Calvez.

Nathalie FAURE

Aimeric Vacher

Monstres : bréviaire des créatures légendaires ou fantastiques

Paris, Dilecta, 2007, 206 p.

Aimeric Vacher, l'auteur de **Monstres**, est professeur à Genève

Vacher ne parvient pas à remplir son contrat qui était d'offrir un bréviaire sérieux des créatures fantastiques.

En terminant, notons que si les habiles illustrations de David Poirat constituent la plus grande force du bouquin, **Monstres** présente trop de lacunes pour avoir une place de choix dans vos bibliothèques.

Jérôme-Olivier ALLARD

Roger Bozzetto

Fantastique et mythologies modernes

Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence (Regards sur le fantastique), 2007, 242 p.

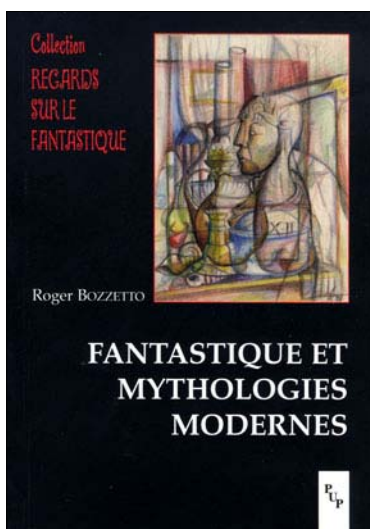
Max Duperray et al (dirs.)

Éclats du noir

Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence (Regards sur le fantastique), 2007, 356 p.

Fantastique et mythologies modernes est le cinquième livre de Roger Bozzetto à paraître dans la belle collection *Regards sur le fantastique*, qui compte maintenant dix titres. Infatigable arpenteur des diverses facettes des littératures de l'imaginaire, avec tout de même une certaine préférence pour « les fantastiques », notre collègue et collaborateur nous propose cette fois une exploration sous forme d'« analyses portant sur les mythes des sociétés industrielles et post-industrielles ». Selon Bozzetto, « ces mythes innervent [...] les domaines des fantastiques et de la science-fiction ». Les mythologies de l'âge de la science offrent de nouveaux territoires à « *l'imaginaire* de la SF » et à « *l'inimaginable* du fantastique ».

L'ouvrage est en partie bâti sur des articles et des communications diverses déjà parus, mais qui ont été profondément remaniés « pour participer à la dynamique de cet ouvrage ». Ce tour d'horizon analytique des mythologies modernes se fait en cinq étapes. Il est d'abord question des « Mythes anciens en relation avec la Surnature », puis l'auteur aborde les mythes dits modernes : l'Atlantide, Jules Verne et le progrès, certains récits de J. G. Ballard, la préhistoire de Rosny Aîné et **Au-dessous du Volcan**, de Malcolm Lowry. Un troisième chapitre passe en revue les multiples domaines du fantastique, avec une attention particulière accordée à l'art. Par la suite, il s'aventure dans les « Déclinaisons utopiques » notamment des œuvres de Louise Michel et de Jules Verne, un auteur qui voyage beaucoup entre les chapitres et que l'on retrouve aussi dans le dernier intitulé « Chimères



et spéculations », en compagnie de J. G. Ballard et de Serge Brussolo entre autres. Dans la conclusion, Roger Bozzetto se fait prophétique quand il écrit que « les *savants* ont remplacé les dieux anciens et ils façonnent nos consciences et notre univers en fonction d'obscures quêtes. Comme les dieux, ils sont imprévisibles, les *progrès* qu'ils font ne nous rassurent en rien. Ils transforment le monde plus rapidement que nos possibilités de le penser, et notre angoisse s'exprime à la fois dans les tentatives de l'imaginaire à la préfigurer, et dans l'inimaginable d'un monstrueux à venir ».

Évidemment, en quelques lignes il est quasi impossible de rendre vraiment justice à une étude aussi foisonnante, exempte de jargon, au style limpide et au raisonnement rigoureux. Ça l'est encore plus quand un livre présente une thématique éclatée comme le recueil **Éclats du noir**, dirigé par Max Duperray (autre pilier de la collection), Gilles Menegaldo et Dominique Sipièrre. Sous-titré « Généricité et hybridation dans la littérature et le cinéma du monde anglophone », ce livre fait suite à **Fenêtre sur l'obscur** (même collection, 2001) et s'intéresse donc particulièrement à la question des genres en littérature et au cinéma.

Ce type de recueil, que le lecteur explore sans nécessairement suivre l'ordre de la vingtaine de textes réunis ici, aborde des sujets très variés : le roman gothique, la littérature et le cinéma fantastiques (Bram Stoker, Shirley Jackson, Robert Wise), deux films de Polanski, le roman et le film noirs & policiers (Chesterton, Conan



Doyle, David Lynch, Cronenberg), le thriller politique de Ken Loach, le polar historique de Lindsay Davis (la série de Marcus Didier Falco), le film de gangster (encore Polanski, avec une obligée incursion dans le film d'horreur américain, avec détour dans le miroir d'Alice et un stéréotype de la culture britannique : le majordome et sa parenté avec les secrets des grandes familles. De quoi meubler quelques soirées d'hiver !

Et félicitations aux directeurs de l'ouvrage qui ont su trouver une ligne directrice dans ce qui paraît être une collection un peu hétéroclite, mais où les amateurs de fantastique et de polar trouveront ample matière à réflexion. Est-il utile de rappeler que, même si on n'abuse pas du jargon, ce ne sont pas là des ouvrages de vulgarisation, accessibles à n'importe quel citoyen ? Qu'on se le dise...

Norbert SPEHNER



par Norbert SPEHNER

Quoi de neuf à propos de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier de **Solaris**, « Sur les rayons de l'imaginaire », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects de vos genres favoris. La bibliographie est divisée en trois parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature fantastique et de science-fiction proprement dite, les monographies consacrées à un auteur en particulier et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

LITTÉRATURE

ANTONSEN, Jan Erik

Poetik des Unmöglichen: Narratologische Untersuchungen zu Phantastik, Märchen und Mythischer Erzählungen

Paderborn, Mentis (Explicatio), 2007, 416 pages.

BAVUSO, Marco

Dracula: dalla realtà storica alla finzione letteraria

Milano, Lampidi Stampa (Tutti autori), 2007, 94 pages.

BERNAGOZZI, Andrea

La Fantascienza a test

Milano, Alpha test (Quante ne sai ?), 2007, 180 pages.

Un « Que sais-je ? » italien sur la science-fiction.

BOLTON, Christopher & Istvan CSICSERY-
RONAY (eds.)

Robot Ghosts and Wired Dreams: Japanese Science Fiction from Origins to Anime

Minneapolis, University of Minnesota Press, 2007, 288 pages.

BORIN, Roberto

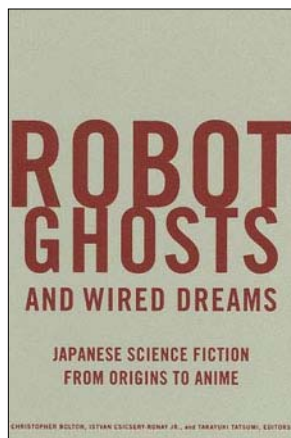
Caccia al vampiro: guida al viaggio fantastico

Lugano, Totaro (Girasoli), 2007, 174 pages.

BRAKE, Mark & Neil HOOK

Different Engines: How Science Drives Fiction and Fiction Drives Science

New York, Palgrave, 2007, 250 pages.



CLERMONT, Philippe & Francis BERTHELOT (eds.)

Science-fiction & imaginaires contemporains
Paris, Bragelonne, 2007, 465 pages.

Actes d'un Colloque de Cerisy.

COLLECTIF

ASFC 2006 : l'année de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy au cinéma

Paris, L'Œil du Sphinx (Les études du Dr. Armitage), 2007, 150 pages.

COLAVITO, Jason

Knowing Fear : Science, Knowledge and the Development of the Horror Genre

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 464 pages.

DE MARI, Silvana

Il Drago come realtà : i significati storici e metaforici della letteratura fantastica

Milano, Salani, 2007, 148 pages.

DEL PIZZO, Massimo

Se l'altro non esiste : fantastico e immaginazione scientifica nel novecento

Bari, CRAV, 2007, 158 pages.

EISFELD, Rainer

Die Zukunft in der Tasche : Science Fiction und SF-Fandom in der Bundesrepublik : die Pionierjahre 1955-1960

Lüneburg, Dieter von Reeken, 2007, 216 pages.

Histoire du fandom allemand : les pionniers.

FONI, Fabrizio

Alla fiera dei mostri : racconti pulp, orrori e arcane fantasticherie nelle riviste italiane 1899-1932

Larina, Tunue (Lapilli 10), 2007, xii, 334 pages.

Préface de Luca Crovi et postface de Claudio Gallo.

Horreur et fantastique dans les revues italiennes.

GRIFFIN, Michael & Tom MOYLAN (eds.)

Exploring the Utopian Impulse. Essays on Utopian Thought and Practice

Frankfurt am Main, et al., Peter Lange (Rahaline Utopian Studies), 2007, 434 pages.

HACHTEL, Julia

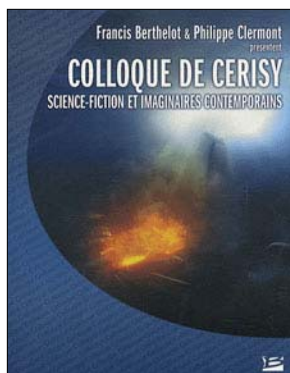
Die Entwicklung des Genres Antiutopie : Aldous Huxley, Margaret Atwood, Scott McBain un der Film « Das Leben der Anderen »

Marburg, Tectum Verlag (Literatur und Medien), 2007, 131 pages.

HARAN, Joan

Human Cloning in The Media : from Science Fiction to Science Practice

London, Routledge (Genetics and Society), 2008, 244 pages.



HERALD, Diana Tixier & Bonnie KUNZEL (eds.)
Fluent in Fantasy: The Next Generation
 Westport (CT), Libraries Unlimited, 2007, 328 pages.
 Nouvelle édition augmentée.

HOLLANDS, Neil
Read on... Fantasy Fiction: Reading Lists for Every Taste
 Westport (CT), Libraries Unlimited, 2007, xix, 210 pages.
 Autre guide de lecture sur la fantasy.

IDEL, Moshe
Der Golem : jüdische magische und mystische Traditionen des künstlichen Anthropoiden
 Frankfurt am Main, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verl., 2007, 553 pages.

KEMPERINK, Mary G. & Willemien H. S. ROENHORST (eds.)
Visualizing Utopia
 Leuven, Dudley (MA), Peeters, 2007, xix, 195 pages.

LAW, Dave A. & Darin PARK (eds.)
The Complete Guide to Writing Science Fiction (Volume 1 : First Contact)
 Calgary (AB), Hades Publications/Dragon Moon Press, 2007, 311 pages.

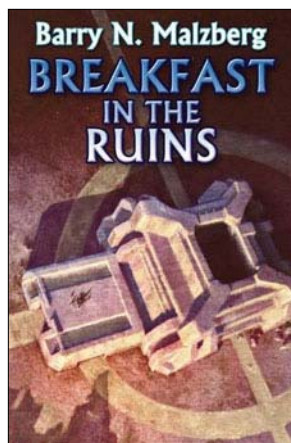
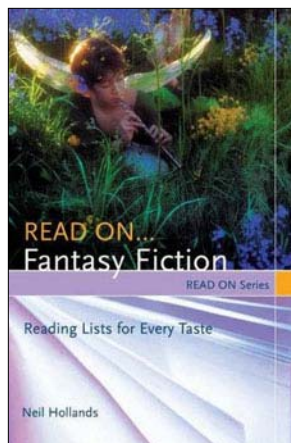
MALZBERG, Barry
Breakfast in the Ruins: Science Fiction in the Last Millenium
 Riverdale (NY), Baen Publications, 2007, vii, 389 pages.

MAMCZAK, Sascha (ed.)
Das Science Fiction Jahr 2007
 München, Heyne, 2007, 950 pages.

OZIEWICZ, Marek
The Mythopoeic Fantasy Series of Ursula K. le Guin, Lloyd Alexander, Madeleine L'Engle and Orson Scott Card
 Jefferson (NC), McFarland, 2007, 268 pages.

SAPRA, Nessun
Lexikon der deutschen Science-Fiction und Fantasy [1919-1932]
 Oberhaid, Utopica (Materialen und Untersuchung zur Utopie und Phantastik, Bd2), 2007, 326 pages.
 Dictionnaire (partiel) de la SF allemande.

SPIEGEL, Simon
Die Konstitution des Wunderbaren : zu einer Poetik des Science-Fiction Films
 Marburg, Schüren (Zürcher Filmstudien 16), 2007, ii, 385 pages.



SPOONER, Catherine & Emma McEVOY (eds.)
The Routledge Companion to Gothic
 London, Routledge, 2007, xiv, 290 pages.

WEINRICH, Frank
Fantasy : Einführung
 Essen, Oldib Verlag, 2007, 163 pages.
 Introduction à la fantasy. Livre imprimé sur demande.

ZANGRANDI, Silvia
Letteratura fantastica : studi critici
 Milano, Unicopli (100 libri), 2007, 47 pages.

A PROPOS DES AUTEURS

BEAHM, George
Discovering the Golden Compass : A Guide to Philip Pullman's Dark Material
 Charlottesville (VA), Hampton Roads Pub., 2007, xxiv, 206 pages.

BERNAT, Marie-Thérèse & Michael HEARN (dirs.)
Morris et l'utopie
 Arras, Presses de l'université d'Artois (Lettres et civilisations étrangères), 2007, 150 pages.

BOWEN, John P.
The Spirituality of Narnia : the Deeper Magic of C.S. Lewis
 Vancouver (BC), Regent College Pub., 2007, 143 pages.

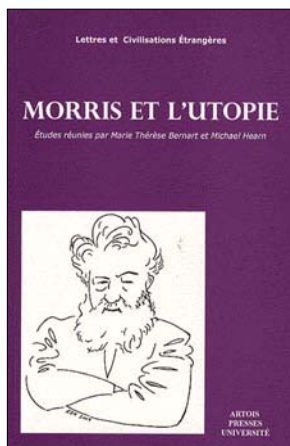
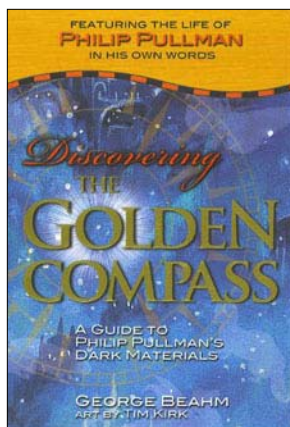
BRUNER, Kurt D.
Shedding Light on His Dark Materials : Exploring Hidden Spiritual Themes in Philip Pullman's Popular Series
 Carol Stream (IL), SaltRiver, 2007, xii, 175 pages.

BUCCINATINI, Massimo
Italo Calvino e la scienza : gli alfabeti del mondo
 Roma, Donzelli, 2007, v, 184 pages.

BUTLER, Andrew M. (Ed.)
An Unofficial Companion to The Novels of Terry Pratchett
 Westport (CT), Greenwood Press, 2008, 472 pages.

BYRNE, Sandie
The Unbearable Saki : The Work of H. H. Munro
 Oxford & New York, Oxford University Press, 2008, 288 pages.

CARATOZZOLO, Vittorio
Scrivere come Frankenstein : esperimenti di chirurgia testuale
 Molfetta, La Meridiana (P come gioco), 2007, 173 pages.



CARRUTHERS, Léo (dir.)

Tolkien et le Moyen Âge

Paris, CNRS (CNRS Littérature), 2007, 331 pages.

CERETTA, Manuel (dir.)

George Orwell: antistalinismo e critica del totalitarismo: l'utopia negativa

Firenze, L.S. Olschki (Studi i testi 27), 2007, xxiv, 252 pages.

CID LUCAS, Fernando (dir.)

Quince caminos para seguir a Tolkien

Caceres, Diputacion Provincial de Caceres, 2007, 273 pages

Quinze chemins pour accéder à l'œuvre de Tolkien.

COLBERT, David

Les Mondes magiques de la croisée des mondes

Paris, Le Pré aux clercs, 2008, 171 pages.

COLLECTIF

Paesaggi dalla Terra di mezzo: immaginario naturale e radici culturali nell'opera di J. R. R. Tolkien
Roma, Aracna (Saggistica Aracne 73), 2007, 222 pages.

Publié par l'Associazione Romana Studi Tolkieniani.

CRASKE, Jane

Being Human: in Conversation with Philip Pullman's His Dark Materials

Peterborough, Inspire, 2007, vii, 134 pages.

DE TURRIS, Gianfranco (ed.)

Albero di Tolkien: come il Signore degli anelli ha segnato la cultura del nostro tempo

Milano, Bompiani (Tascabili Bompiani), 2007, 362 pages.

DURIEZ, Colin

Field Guide to Harry Potter

Nottingham (UK), InterVarsity Press, 2007, 256 pages.

FREITAS, Donna & Jason KING

Killing the Imposter God: Philip Pullman's Spiritual Imagination in His Dark Materials

San Francisco, Jossey Bass, 2007, xxiv, 224 pages.

GRAZIER, Kevin

The Science of « Dune »: an Unauthorized Exploration in the Real Science Behind Frank Herbert's Fictional Universe

Dallas (TX), BenBella Books, 2008, 256 pages.

GRESH, Lois H.

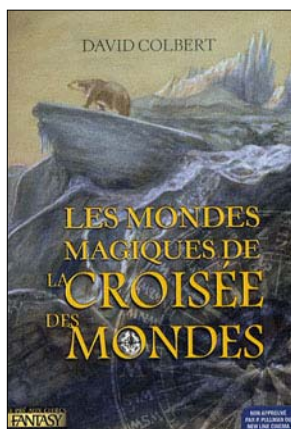
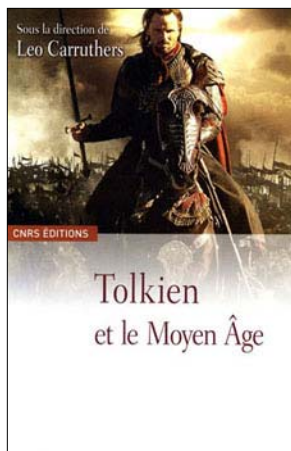
Exploring Philip Pullmann's His Dark Materials

New York, St. Martin's Griffin, 2007, 210 pages.

GULISANO, Paolo

Tolkien: il mito e la grazia

Milano, Ancora, 2007, 217 pages.



GUNNISON, John

Walter Baumhofer: Pulp Art Master

Silver Spring (CO), Adventure House, 2007, 112 pages.

Portfolio et étude d'un maître illustrateur des pulps.

HAMMOND, John R.

Lost Horizon. A Guide to James Hilton Novel and its Characters, Critical Reception, Film Adaptation and Place in Popular Culture

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 211 pages.

HEINEN, Stefanie

Kampf um Aufmerksamkeit: die deutschsprachige Literaturkritik zu J. K. Rowlings « Harry Potter » und Martin Walsers « Tod eines Kritiker »

Münster, LIT (Literatur, Kultur, Medien), 2007, 627 pages.

JOSHI, S. T. & Rosemary PARDOE (eds.)

Warning to the Curious: A Sheaf of Criticism on M. R. James

New York, Hippocampus Press, 2007, 338 pages.

KENYON, Sherrilyn & Alethea KONTIS

The Dark-Hunter Companion

New York, St. Martin's Griffin, 2007, 420 pages.

KILLEEN, Jarlath

The Fairy Tales of Oscar Wilde

Aldershot, Ashgate, 2007, 194 pages.

KINDT, Tom (ed.)

Leo Perutz' Romane: von der Struktur zur Bedeutung

Tübingen, Niemeyer, 2007, 204 pages.

LENTI, Marina

Harry Potter a test

Milano, Alpha Test (Quante ne sai?), 2007, 186 pages.

Sorte de « Que sais-je ? » sur Harry Potter.

MARTINEZ, Guillermo

Borges y la matematica

Barcelona, Destino (Imago Mundi 117), 2007, 214 pages.

NITZSCHMANN, Karin

Die Phantastische Welt des Harry Potter: Analyse der siebenbändigen Entwicklungsromans

Frankfurt am Main, Brandes & Apsel, 2007, 128 pages.

ORELLA MARTINEZ, José Luis (ed.)

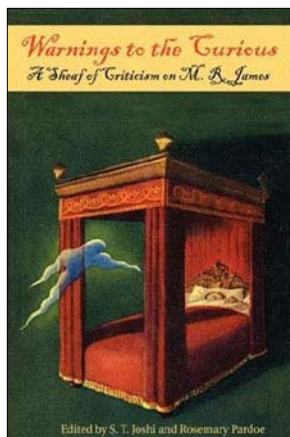
Tolkien, raíces y legado

Bilbao, Grafite (Biblioteca de historia), 2007, 169 pages.

PEDRANAS, Andrea & Roberta PELLEGRINI

La Casa di Tolkien

Roma, Nutrimenti (Cormorani 11), 2007, 254 pages.



PRATCHETT, Terry

The Wit and Wisdom of Discworld
New York, Harper, 2007, 368 pages.

Textes sélectionnés par Stephen Briggs.

SASSO, Eleonora

William Morris : tra utopia e medievalismo
Roma, Aracne (Studi di anglistica 8), 2007, 202 pages.

SHIPPEY, T. A.

Roots and Branches : Selected Papers on Tolkien
Zürich, Walking Tree Publishers, 2007, iv, 417 pages.

SMADJA, Isabelle & Pierre Bruno (dirs.)

Harry Potter, ange ou démon ?

Paris, Presses Universitaires de France, 2007,

STURGIS, Amy H. (ed.)

Past Watchful Dragons : Fantasy and Faith in the World of C.S. Lewis

Altadena (CA), Mythopoeic Press, 2007, 222 pages.

TESNIÈRE, Alain

La Quête du sens dans Bilbo le Hobbit de J. R. R. Tolkien

Dieppe, Alain Tesnière, 2007, 380 pages.

WARD, Michael

Planet Narnia : The Seven Heavens in the Imagination of C. S. Lewis

New York, Oxford University Press, 2008, 384 pages.

WEITZE, Almut

Mary Shelleys Frankenstein : Text and Film

Tönnig, Der Andere Verlag, 2007, 210 pages.

YOKE, Carl B. & Carol L. ROBINSON (eds.)

The Cultural Influences of William Gibson, The « Father » of Cyberpunk Science Fiction : Critical and Interpretative Essays

Lewiston (NY), Edwin Mellen Press, 2007, viii, 333 pages.

CINÉMA & TÉLÉVISION

ACERBO, Gabriele & Roberto PISONI (dirs.)

Kill Baby Kill ! Il Cinema di Mario Bava

Roma, Un mondo a parte, 2007, 311 pages.

Introduction de Joe Dante.

ALLEY, Dodd

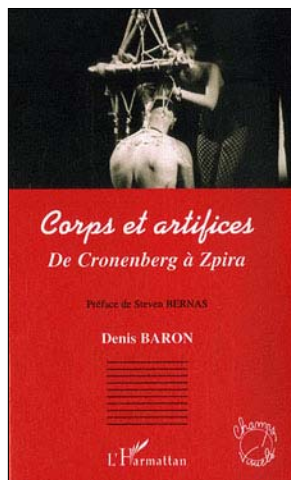
Gamers and Gorehounds : The Influence of Video Games on the Contemporary American Horror Film

Saarbrücken, VDM Verlag Dr. Müller, 2007, 84 pages.

BARON, Denis

Corps et artifices : de Cronenberg à Zpira

Paris, et al, L'Harmattan (Champs visuels), 2007, 211 pages.



BOUILLEUX, Guillaume

L'Univers de « Chrysalis » : un film de Julien Leclercq

Paris, Télémaque, 2007, 144 pages.

BRESMAN, Jonathan

Mad about Star Wars

New York, Del Rey/Ballantine Books, 2007, vii, 149 pages.

CATELLI, Daniela

Ciak si trema : guida al cinema horror

Milano, Costa & Nolan (Estetiche della comunicazione global), 2007, 223 pages.

COZZI, Luigi

Space Men : il cinema italiano di fantascienza

Roma, Profondo Rosso (La grande enciclopedia di Profondo Rosso del cinema), 2007, 557 pages.

Présentation par Alessandro Blasetti. Contribution d'Antonio Tentori.

CREMONINI, Gioglio

Dracula

Palermo, L'Epos (Pagine di celluloidi), 2007, 195 pages.

DOSSIER

Dario Argento

Assago, Mediane libri (Cine cult), 2007, 147 pages.

DOSSIER

Les Frissons de l'angoisse

Paris, L'Avant-Scène du Cinéma, 2007, 101 pages.

ESPENSON, Jane (ed.)

Serenity Found: More Authorized Essays on Joss Whedon's Firefly Universe

Dallas (TX), BenBella Books (Smart Pop), 2007, 217 pages.

Préface de Joss Whedon.

FULCHER, David

The Movies That Make You Scream

Bloomington (IN), AuthorHouse, 2007, 99 pages.

FURMAN, Simon

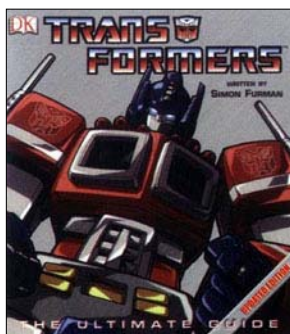
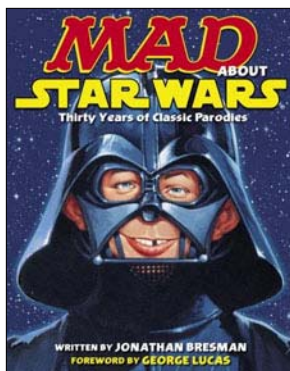
Transformers : The Ultimate Guide

New York, DK Publications, 2007, 149 pages.

GARCIA GOMEZ, Francisco

El miedo sugerente : Val Lewton y el cine fantástico y de terror

Malaga, Centro de Ediciones de la Diputación Provincial de Malaga, 2007, 403 pages.



GRAHL, Till

Gothicism & Interpersonal Relationship in Recent Hollywood Films: Monsters, Maniacs, Vampires & Vamps

Saarbrücken, VDM-Verlag Dr Müller, 2007, 132 pages.

HAHN, Elena R.

Horrorfilme im Fernsehen: eine Programmanalyse

Saarbrücken, VDM-Verlag Dr. Müller, 2007, 131 pages.

HARRISON, Paul

The Golden Compass: Story of the Movie

New York, Scholastic Press, 2007, 63 pages.

JANOUSEK, Florian

Der Erfolg des Science-Fiction Kinos: die Utopie als Mainstream

Saarbrücken, VDM-Verlag Dr. Müller, 2007, 151 pages.

KERNER, Aaron

Representing the Catastrophic: Coming to Terms with the « Unimaginable » and « Incomprehensible » Horror in Visual Culture

Lewiston, Edwin Mellen Press, 2007, 316 pages.

LARDIERI, Luca

Dario Argento e il luoghi dell'inconscio

Roma, Sovera (Ciak si scrive. I protagonisti), 2007, 112 pages.

LAROCHE, Robert de

Dictionnaire du cinéma d'épouvante: l'enfer du cinéma 2

Paris, Scali, 2007, 569 pages.

LEVINE, Elena (ed.)

Undead TV: Essays on Buffy the Vampire Slayer

Duke University Press, 2007, 232 pages.

LOPEZ, Pedro

Scream Queens: Horror, Bikinis y Sangre

Madrid, Arkadin (Personages de cine), 2007, 127 pages.

MATTHEWS, Melvin

Hostile Aliens, Hollywood, and Today's News: 1950 Science Fiction Films and 9/11

New York, Algora Publishing, 2007, xiii, 163 pages.

McKAY, Sinclair

A Thing of Unspeakable Horror: The History of Hammer Films

London, Aurum, 2007, 199 pages.



McROY, Jay

Nightmare Japan: Contemporary Japanese Horror Cinema

New York, Amsterdam et al., Rodopi (Contemporary Cinema 4), 2007, xi, 219 pages.

McROY, Jay & Richard HAND (eds.)

Monstrous Adaptations: Thematic and Generic Mutations in Horror Film

Manchester, University of Manchester Press, 2007, 240 pages.

MORTON, Ray

Close Encounters of the Third Kind: The Making of Steven Spielberg's Classic Film

New York, Applause Theatre & Cinema Books, 2007, 383 pages.

MOSCARIELLO, Angelo

Fantasy

Milano, Electa/Academia dell'immagine, 2007, 351 pages.

Dictionnaire du cinéma de fantasy.

NEAL, C. W.

Wizards, Wardrobes and Wookies: Navigating Good and Evil in Harry Potter, Narnia and Star Wars

Downers Grove (IL), IVP Books, 2007, 229 pages.

NORDEN, Martin F. (ed.)

The Changing Face of Evil in Film and Television

New York, Amsterdam, et al., Rodopi (At the Interface/Probing the Boundaries), 2007, xxi, 244 pages.

PISELLI, Stefano (dir.)

1970s Italian Sexy Horror: Weirdly Erotic Terror Movies from Cineromanzi Starring Rosalba Neri and Other Luscious Beauties of Cinema bis

Firenze, Glittering Images edizione d'essai (Bizarre sinema! Archives), 2007, 91 pages.

Avec Antonio Bruschini.

PERKOWITZ, Sidney

Movies, Science, and the End of the World

New York, Oxford University Press, 2007, 272 pages.

PORT, Andreas

Splatter – der blutige Film: Band 1: Zombies

Norderstedt, Books on Demand, 2007, 60 pages.

SALVAGNINI, Rudy

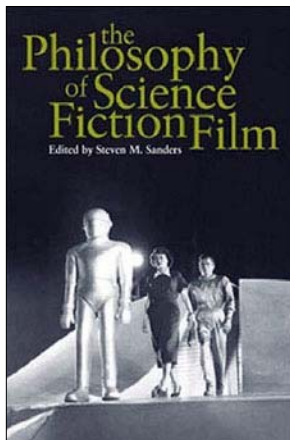
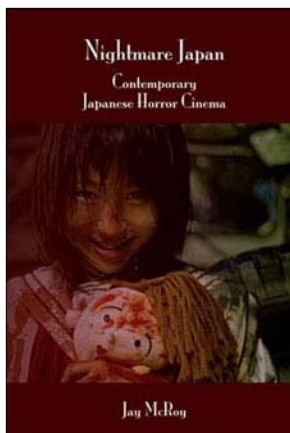
Dizionari dei film horror: 2400 titoli dall'Abbraccio del ragno a Zora la vampira

Venezia, Corte del Fontego, 2007, 816 pages.

SANDERS, Steven

The Philosophy of Science Fiction Films

Lexington (KY), University of Kentucky Press, 2007, 240 pages.



SANSWEET, Stephen J. & Peter VILMUR
The Star Wars Vault: Thirty Years of Treasures from the Lucasfilm Archives
 New York, Harper Entertainment, 2007, 128 pages.

SCIVALLY, Bruce
Superman on Film, Television, Radio and Broadway
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, vii, 240 pages.

SIBLEY, Brian
The Golden Compass: The Official Illustrated Movie Companion
 New York, Scholastic Press, 77 pages.

STANLEY, John
I Was a TV Horror Host, or Memoirs of a Creature Features Man
 Pacifia (CA), Creatures at Large Press, 2007, 199 pages.

VANON ALLIATA, Michela
Nel segno dell'horror: forme e figure di un genere
 Venezia, Cafoscarina, 2007, 236 pages.

WARD, Mark
Out of the Unknown: a Guide to the Legendary BBC Series
 Bristol, Kaleidoscope Publications, ii, 2007, 494 pages.

WHITE, Jerry
The Films of Kiyoshi Kurosawa: Master of Fear
 Berkeley (CA), Stone Bridge Press, 2007, 224 pages.

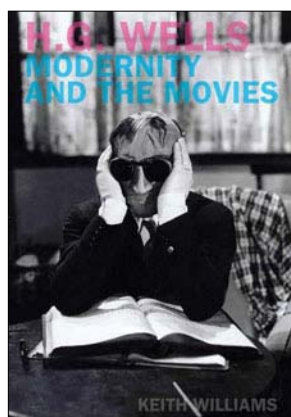
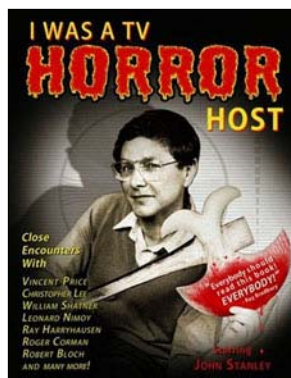
WHITT, David & John PERLICH (eds.)
Sith, Slayers, Stargates + Cyborgs: Modern Mythology for the New Millenium
 New York, Bern, et al., Peter Lang, 2008, 232 pages.

WILKINSON, Simon
Hollywood Horror from the Director's Chair: Six Filmmakers in the Franchise of Fear
 Jefferson (NC), McFarland, 2007, vii, 264 pages.

WILLIAMS, Keith
H.G. Wells, Modernity and the Movies
 Liverpool (UK), Liverpool University Press, 2007, 256 pages.

WOLFSCHLAG, Claus-M.
Traumstadt und Armageddon: Zukunftsvision und Weltuntergang im Science-Fiction Film
 Graz, Ares Verlag, 2007, 240 pages.

WOOD, Tat
About Time 6: The Unauthorized Guide to Doctor Who
 Des Moines (Iowa), The Mad Norwegian Press, 2007, 416 pages.





par

Christian SAUVÉ [CS] et Hugues MORIN [HM]

Alien Vs Predator : Requiem

La première rencontre des séries *Alien* et *Predator* avait été bien oubliable, la combinaison des deux mythologies s'étant avérée moins intéressante que chacune d'elle prise séparément. La contribution de Paul W. S. Anderson au scénario et à la réalisation n'avait pas réussi à soulever le film au-dessus du niveau de la série B, avec de forts relents de *fan fiction*.

Anderson n'est pas au générique de **Alien Vs Predator : Requiem**, mais le résultat n'est pas nécessairement plus sophistiqué. Si les créateurs ont eu la bonne idée d'abandonner les pyramides antarctiques souterraines en faveur d'une petite ville du Colorado, ils sont retombés presque aussitôt dans la routine du film de monstre





le plus convenu. L'Alien et ses rejetons moissonnent une bonne partie de la ville, le Predator tente d'éliminer la menace, les forces gouvernementales veulent éradiquer la double invasion avec une bombe nucléaire et les personnages tentent de survivre aux trois types de menaces.

Tous les mauvais films d'horreur SF finissent par se ressembler, et celui-ci devient vite plus exaspérant que divertissant. Les personnages sont insipides ; aucune touche d'humour ne vient contaminer les dialogues ; les scénaristes craignaient peut-être que si les spectateurs se mettaient à rire, ils pourraient ne plus s'arrêter jusqu'au générique final. Cinématographiquement, c'est encore plus terne qu'on peut se l'imaginer. Tout se déroule la nuit pour simplifier les effets spéciaux, ceux-ci sont réalisés avec un effort minime si bien que les affrontements Alien/Predator sont aussi ridicules que de voir lutter deux hommes en costumes. La proportion de viscères est plus élevée que dans le premier film mais... et puis après ? La seule scène qui réussit à provoquer le dégoût est un passage de l'Alien dans la poubelle d'un hôpital.

Le film ne contribue pas beaucoup à approfondir la mythologie des deux univers. On y jette un regard sur une planète des Predators, et la coda met en scène l'autre moitié de la dynastie Weyland-Yutani. La seule conclusion que le spectateur tire de ce film, c'est que la Twentieth Century Fox ne devrait plus confier des franchises profitables à des créateurs sans talent ni budget. Le premier **Alien vs Predator** avait fait sourire avec quelques concepts saugrenus mais

charmants (une pyramide sous la glace Antarctique ? Hé bien...), mais ce volet n'a rien à offrir de semblable. Oubliez l'existence de cette franchise mal ficelée : vous ne vous en porterez que mieux. [CS]

I Am Legend

La catastrophe est dans l'air du temps. Le livre **The World Without Us** d'Alan Wiseman remporte un vif succès en expliquant comment la Terre se remettrait de la disparition de la race humaine et la dernière anthologie **Year's Best SF** (réunissant « les meilleures nouvelles SF de l'année ») était truffée de nouvelles décrivant divers cataclysmes. Au cinéma, on ne compte plus les films de zombies, mythe revitalisé par les diverses menaces épidémiologiques rapportées par les médias. C'est dans cette lignée que s'inscrit **I Am Legend** [**Je suis une légende**], la troisième adaptation du roman de Richard Matheson.

C'est Will Smith qui joue cette fois le rôle de la légende du titre, Robert Neville, un homme naturellement résistant à une pandémie qui a transformé les rares survivants en morts-vivants. Trois ans après le cataclysme, Neville hante les rues de New York, cherchant contre tout espoir d'autres survivants. Il a une routine quotidienne bien établie : exercices matinaux, chasse à Central Park, appels radio et recherche scientifique dans son sous-sol. Il espère trouver un antidote pour guérir les hordes mutantes, mais rien ne semble fonctionner jusqu'ici.

L'atmosphère de la première moitié d'**I Am Legend** pourrait difficilement être plus réussie : la représentation d'un New York désert, progressivement rongé par la nature, est tout à fait saisissante. Si on roule des yeux devant certaines indulgences du scénario – chasser des cerfs avec une automobile sport ? sur des avenues qui n'ont pas été entretenues depuis trois ans ? –, les images sont fortes et Will Smith démontre à nouveau son étoffe de superstar en charriant le film sur ses seules épaules.



Mais ça ne dure pas. **I Am Legend** s'affaiblit beaucoup lorsque Neville se trouve prisonnier d'un piège nettement trop astucieux pour les créatures montrées à l'écran pendant le reste du film. Ce qui mène à une scène ridicule où des chiens morts-vivants craignent une mince tranche de pavé ensoleillé. Cet événement conduit Neville dans une mission suicide où il cherche à détruire le plus de mutants à coup de véhicules utilitaires sport... ce qui est sans doute le moment de mettre fin à votre visionnement si vous voulez garder un bon souvenir du film.

Car le traitement d'abord relativement réaliste du monde post-catastrophique se transforme en fable mélodramatique qui ne plaira qu'aux audiences les plus crédules. Affligée d'une intrigue de plus en plus inepte qui privilégie le mysticisme par-dessus la raison – « Pourquoi suis-je ici ? Parce que Dieu me l'a dit ! » –, c'est toute la seconde partie de **I Am Legend** qui devient une forme de zombie. Les clichés se multiplient, les moments pro-religieux s'accumulent, une nécessité car Neville est athée, ce qui est inacceptable au cinéma américain. Le troisième acte est du n'importe quoi à grande échelle. Est-ce qu'un scientifique, ayant passé au moins trois hivers à New York et connaissant vraisemblablement l'existence du Canada, aurait pu ne pas remarquer plus tôt que le froid est un élément crucial de la résistance à la mutation ? Devant de telles inepties (on reconnaîtra la plume infecte d'Akiva Goldsman au scénario), face à ce symbolisme aussi subtil qu'une brique en plein front, on n'a plus l'énergie de s'offusquer des diverses trahisons faites à l'esprit et à la lettre du roman de Matheson. Appréciez la première moitié pour ce qu'elle vaut. Pour le reste... vous êtes prévenus. [CS]

El Orfanato

Que les producteurs de films d'horreur se le chuchotent : la recette magique pour un bon film d'horreur depuis dix ans comporte des fantômes, des enfants et des retournements surprises. Après **The Sixth Sense**, **The Others** et **Pan's Labyrinth**, voici maintenant **El Orfanato** [L'Orphelinat].

Cette nouvelle importation espagnole n'est peut-être pas du niveau des trois titres cités, mais c'est tout de même un film d'horreur plus intéressant que la moyenne des films de genre à défiler sur nos écrans en ce moment. La réalisation est bien maîtrisée, le scénario soutient l'intérêt et la finale va au bout de son propos sans faiblir ou se perdre en chemin. Ce qui n'est déjà pas mal.

Des décennies après l'avoir quitté, une femme achète un orphelinat abandonné dans le but d'y établir un centre d'accueil pour enfants handicapés. Alors qu'elle et son mari préparent la grande



maison, leur fils commence à agir bizarrement. Des amis imaginaires révèlent à l'enfant des choses qu'il ne devrait pas savoir. La tension monte entre lui et ses parents. Le tout finit par éclater lors d'une fête d'inauguration, alors que la mère est blessée et que l'enfant disparaît. La quête pour retrouver le jeune disparu s'éternise, et l'héroïne ne recule devant aucun moyen pour tenter de percer la sinistre énigme.

Le film est un exemple de ce qu'un réalisateur qui connaît son métier peut accomplir avec du matériel connu. Secrets, abus, surnaturel, mort, fantômes, tout est à la bonne place dans ce film d'horreur gothique fort réussi en dépit de quelques coïncidences et raccourcis. En fait, la familiarité des éléments fonctionne parfois en faveur du film. Une séquence assez formidable présentant des « chasseurs de fantômes » modernes est efficace parce que l'audience pense savoir à quoi s'attendre... La performance de Belén Rueda dans le rôle de la mère désespérée n'est pas étrangère à ce succès ; un commentaire qui s'applique aussi à l'orphelinat, personnage à part entière, dont les craquements inquiétants valent bien la cascade d'imagerie numérique dont le film nous fait grâce. Ceux qui se plaignent de la disparition de la subtilité dans le cinéma d'horreur seront rassurés par **El Orfanato**, qui exploite habilement des sentiments humains qui iront droit au cœur de tout parent.

El Orfanato est passé inaperçu lors de sa courte diffusion en salles, mais ne le ratez pas lorsqu'il parviendra au vidéoclub près de chez vous. Attendez une soirée venteuse, fermez les lumières et profitez d'un bon film d'horreur sorti de nulle part. [CS]

Cloverfield

L'auditoire allant voir **Transformers** le 4 juillet 2007 a pu voir en primeur une bande-annonce diablement efficace montrant une fête de jeunes New-Yorkais interrompue par un tremblement de terre, puis un bruit terrible. Filmé avec une caméra à l'épaule, la séquence se déplaçait à l'extérieur de l'édifice, où une explosion projetait des débris dans le ciel. Affolé, le cameraman se précipitait dans la rue, évitant de justesse de se faire écraser par la tête décapitée de la statue de la Liberté. La bande-annonce se terminait dans le chaos le plus total, sans autre mention que celle du producteur, J. J. Abrams (**Lost**), et une date de sortie : 01-18-08

À une époque où la surabondance d'information est la norme, il s'agissait d'une stratégie de marketing intéressante : attiser la curiosité en révélant le moins possible. Les plus fins limiers Internet se sont amusés à chercher les sites web liés à Abrams, sans se douter que le producteur avait déjà prévu le coup et autorisé une chasse aux faux indices. Une bande-annonce parue en novembre confirmait le titre **Cloverfield** et l'impression qu'il s'agissait d'un film de monstre à New York, sans mettre fin aux spéculations : quelle serait la nature du monstre ? quelle intrigue prendrait place en ces circonstances ? et quelle somme d'effets spéciaux serait nécessaire pour montrer l'ampleur de la destruction à des audiences blasées par les images du 11 septembre ?

La référence aux attaques terroristes de 2001 n'est pas gratuite. Après le choc initial qui interrompt la fête où se trouvent les prota-



gonistes, le film se permet des images tirées tout droit des visions que nous avons tous conservées de ce jour fatidique : des nuages de poussière s'abattant sur les rues, des gens hébétés répétant « Oh, my God ! » et, bien sûr, le décor new-yorkais dévasté... **Cloverfield** n'est pas le premier film à s'inspirer du 11 septembre, mais c'est sans doute le premier à le faire pour un public aussi jeune qui a eu le temps d'intérioriser le souvenir comme un élément parmi d'autre de la culture collective.

Car le secret honteux de **Cloverfield**, c'est qu'il s'agit ni plus ni moins d'un humble film de Godzilla. Un monstre, une ville et des foules en fuite. Mais la grande réussite de **Cloverfield** en est une de concentration. De distillation. La série *Godzilla*, après tout, est devenue beaucoup plus amusante qu'effrayante. Quoi de plus drôle qu'un homme habillé en monstre détruisant des maquettes de gratte-ciel ? **Cloverfield** abandonne cette perspective à grand déploiement pour se concentrer sur le point de vue d'un groupe d'amis complètement dépassés par la situation. Ce qui transforme la comédie SF en thriller horrifique. Non seulement le monstre redevient menaçant, mais la terreur est décuplée par l'absence d'explication. Un sentiment dont se souviennent ceux qui ont regardé quatorze heures d'informations télévisées le 11 septembre 2001.

Les créateurs de **Cloverfield** ont eu l'intelligence de respecter leurs postulats de départ. La cinématographie est aussi nerveuse que la situation : ceux qui verront le film sur petit écran profiteront du cadre rassurant de leur appareil pour atténuer l'extrême confusion. Une confusion contrôlée, bien sûr, car en fait ce film est un petit chef-d'œuvre d'astuces. La caméra capte « accidentellement » des événements qu'une approche trop léchée aurait rendus moins effrayants. Certaines séquences familières aux amateurs de films d'action s'avèrent extrêmement efficaces ici. Les morts de deux personnages sont choquantes par leur rapidité. Un *crash* d'hélicoptère est plus terrifiant lorsque vécu de l'intérieur.

Il y a des failles, bien sûr. L'absence d'explication ne plaira pas à tous, pas plus que le nihilisme de la fin. Le film exige de ses personnages des prouesses physiques improbables (comme courir sur de longues distances sans chaussures appropriées, ou survivre à de graves blessures) et il y a de quoi débattre au sujet des décisions prises par les protagonistes. L'image bondissante viendra au bout des meilleures intentions des spectateurs prédisposés au mal des transports. Et ceux qui ne font pas partie du groupe démographique visé par les cinéastes seront peut-être beaucoup moins attendris par le sort des riches jeunes New-Yorkais mis en vedette.

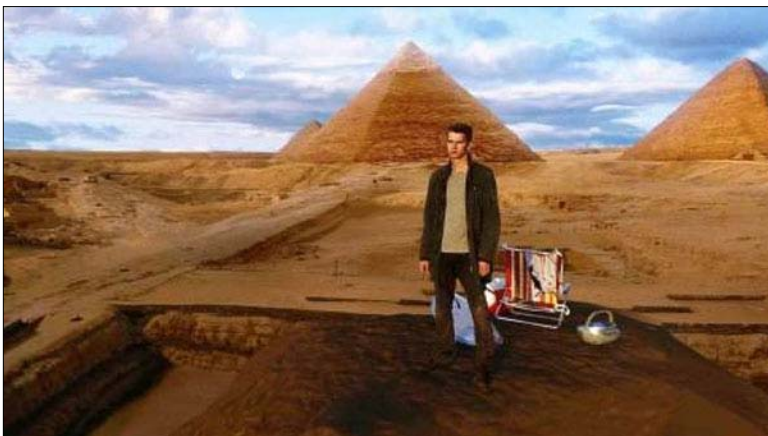
Mais il est impossible de nier qu'il y a quelque chose de prenant et de revitalisant dans ce film, surtout si on le compare au pitoyable remake américain de **Godzilla** en 1998. Une chose est certaine : il y a longtemps qu'on avait vu un hybride SF/horreur aussi efficace. [CS]

Jumper

Avertissement inutile : si vous avez déjà lu **Jumper** de Steven Gould, ne vous attendez pas à une adaptation fidèle. Malgré la démonstration que des adaptations fidèles aux romans d'origine, comme **Lord of the Rings** ou la série *Harry Potter*, peuvent aussi être des succès financiers, Hollywood n'a pas encore renié sa manie de tripoter les histoires. Et dans le cas de **Jumper** [**Jumper - Franchir le temps**], les modifications frisent quasiment la parodie.

Les lecteurs du roman de 1992 se souviennent sans doute de l'intrigue de base : un adolescent maltraité par son père découvre qu'il a le pouvoir de se téléporter, et utilise ce talent pour se refaire une vie. Ses problèmes financiers sont réglés (non sans un certain remords) par un saut dans une voûte bancaire. Plus tard, il utilisera son pouvoir pour exercer sa vengeance contre ses ennemis. Des terroristes figurent au menu après un retournement assez improbable. N'empêche que, comme roman de SF pour jeunes, ce n'est pas un mauvais choix malgré quelques moments mous. Gould, entre autre, est assez méticuleux lorsqu'il imagine les aspects pratiques des sauts.

À ce point on imagine facilement la série de mémos venus du réalisateur ou de la Twentieth Century Fox : est-il possible de ne pas s'embarrasser de logique ? Pourrait-on vieillir le protagoniste pour re-filer le rôle à un acteur populaire ? Lui faire cambrioler des banques





plus souvent ? Faire de lui un tombeur de dames ? Lui faire rencontrer un autre sauteur ? L'ajout d'une secte dédiée à l'élimination des sauteurs ne serait-elle pas une *excellente* idée ?

Tous ces changements dépassent la simple trahison du texte d'origine : ils évacuent les dilemmes moraux du protagoniste au profit d'un hédonisme insouciant, ce qui rend d'autant plus difficile l'attachement au héros. Que celui-ci soit interprété par un Hayden Christiansen toujours aussi peu sympathique n'aide en rien. Après sa performance désastreuse comme Anakin Skywalker dans **Star Wars Épisode 2-3**, on se demande si cet acteur est malchanceux ou carrément incompétent.

Mais il serait inconvenant de blâmer l'acteur seul pour ce ratage. Le réalisateur Doug Liman n'a manifestement rien appris des critiques entendues après **The Bourne Identity** et **Mr & Mrs Smith**. **Jumper** est un autre de ces films aux scènes d'action charcutées au point d'être difficilement compréhensibles, et personne ne semble se soucier de la cohérence visuelle. Les sauts sont parfois destructeurs, parfois non. Dans le livre, il est clair que le protagoniste ne peut se téléporter que là où il a déjà été. Dans le film, le prologue donne cette impression, mais le reste du film l'ignore joyeusement. Le manque d'humour, le côté déplaisant du protagoniste et les incohérences ne sont peut-être que des symptômes d'un mal plus profond, une sorte de mépris des créateurs pour l'auditoire auquel ils s'adressent.

Ce qui est particulièrement frustrant, c'est que malgré toutes ses fautes et ses incohérences, **Jumper** laisse entrevoir le bon film qu'il

aurait pu être. Une autre pièce à conviction dans l'éternel débat sur la qualité des adaptations SF au cinéma. [CS]

Sweeney Todd : Barbier sanguinaire pour public restreint

Une comédie musicale mettant en scène un barbier qui tranche la gorge de ses clients, et dont la voisine utilise le corps pour confectionner des pâtés de viandes pour son restaurant... J'avoue que le point de départ de **Sweeney Todd : The Demon Barber of Fleet Street**, le dernier film de Tim Burton, a de quoi intriguer.

Le film débute alors que Sweeney Todd revient à Londres après quinze ans d'absence, son exil étant dû à un juge manipulateur qui aura séduit sa femme, maintenant décédée, et élevé sa fille. Todd est revenu pour se venger, mais ses plans de vengeance vont bien au-delà du compte à régler avec le juge.

Sweeney Todd est l'adaptation d'une pièce musicale montée à Broadway, et question d'être fidèle à sa source, le film comporte donc son lot de chansons et de dialogues chantés. Par contre, comme il s'agit d'un pur film de Tim Burton, l'ambiance y est lugubre et les décors gothiques à souhait. Malgré plusieurs scènes très *gore*, une histoire tragique et une finale qui va au bout de sa logique, le film sait être léger et drôle par moments. Mais attention, l'humour y est très noir et les rires souvent jaunes.

Visuellement, c'est un délice ; les rues de Londres, les costumes, l'atelier de Todd, les cuisines de la voisine – jouée avec une dérangeante efficacité par Helena Bonham Carter –, tout est para-



doxalement léché dans cet univers à la cinématographie glauque, aux couleurs très travaillées, même si certains passages évoquent presque le noir et blanc tant les teintes sont atténuées et les contrastes marqués.

Tout ceci résulte en un étrange mélange de genres et le film peut semer la confusion chez le spectateur. Sur ce plan, c'est unique et réussi, mais ce faisant Burton confine son œuvre à un public relativement restreint. L'habituel amateur de *musical* recherche rarement les effets sanglants et les finales tragiques et violentes – inutile de préciser que **Sweeney Todd** est loin d'être un *feel good movie* même si on y chante tout du long. D'autre part, l'amateur de *gore* et de fantastique gothique n'est pas toujours le premier en ligne pour assister à des comédies musicales. Déjà que ce terme français de « comédie musicale » est particulièrement inapproprié ici (d'où la sensation curieuse de voir le film remporter le Golden Globe Award dans la catégorie « meilleure comédie / musical »!).

Reste donc un film intéressant et divertissant, réalisé avec grand talent. Même s'il est difficile de réellement s'attacher aux personnages, aucun n'étant réellement sympathique, ceux-ci sont incarnés par des acteurs en pleine forme. Johnny Depp surprend dans plusieurs chansons et Alan Rickman est délicieux en juge détestable. Bref, les spectateurs à l'âme sensible et ceux qui sont allergiques aux films où les personnages chantent ayant été prévenus, les autres devraient passer un bon moment... chacun n'ayant pas la même définition de ce qu'est un *bon moment* ! [HM]



Michèle Laframboise 2.0

Propos recueillis par **Julie MARTEL**



*ERRATUM: Une erreur pendant la production de **Solaris** 166 a entraîné la publication dans nos pages d'une version préliminaire non révisée de cette entrevue. Nous profitons de l'existence de notre volet Internet pour vous l'offrir dans son intégralité sous la forme où elle aurait dû paraître. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs, de l'intervieweuse Julie Martel et, bien entendu, auprès de Michèle Laframboise, pour cette regrettable confusion. [La Rédaction]*

Rencontrer Michèle Laframboise, c'est rencontrer un jet sur deux jambes. Imaginez un jet roux au sourire enthousiaste... Ça décoiffe ! Plus sérieusement, c'est aussi rencontrer une jeune femme énergique aux multiples visages : ingénieure de formation, illustratrice, bédéiste, écrivaine et fervente lectrice de SF, mère de famille... Elle aime en

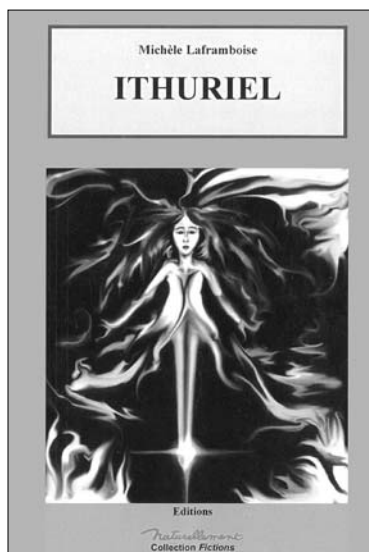
plus rencontrer ses jeunes lecteurs dans les écoles et se transformer en pédagogue pour les familiariser à la SF qui la passionne ! Ces masques se succèdent à la vitesse de l'éclair, tout au long de cette entrevue. À ma grande surprise cependant, c'est toujours l'image qui prend le dessus. Comme si les mots ne suffisaient pas, Michèle Laframboise ne peut s'empêcher de me gribouiller sur une feuille des bouts de réponse... Que j'ai songé à récupérer trop tard, hélas ! J'en tiens pour responsable la fatigue d'un excitant congrès Boréal ! En conséquence, vous devrez vous contenter des mots de Michèle. Mais croyez-moi : pour rendre justice à cette rencontre, il est préférable de la lire... À toute vitesse ! [JM]

Julie Martel pour SOLARIS : *Pouvez-vous nous donner un aperçu de ce qui vous a amenée à l'écriture ?*

Michèle LAFRAMBOISE : J'aime dessiner, raconter des histoires par le dessin, depuis toujours. Je fais de la BD depuis une trentaine d'années. En 1985, j'ai commencé un projet de BD qui s'est avéré extrêmement long et compliqué ; il s'agissait d'une socio-fiction de SF nécessitant des décors complexes... C'était tellement long, dessiner ces planches-là, que j'ai fini par préférer en faire un roman ! Je me suis donc mise à l'écriture. Mais j'étais encore aux études et au bout du compte, ça m'a pris une dizaine d'années ! Le manuscrit est passé au travers de différentes critiques : des amis lecteurs et des écrivains un peu plus chevronnés que moi l'ont lu, pour me conseiller ensuite... Après de nombreux avatars, **Ithuriel** a fini par être publié. Et quoiqu'écrit après, **Les Nuages de Phoenix** est sorti en même temps.

SOLARIS : *J'ai vraiment l'impression que vous êtes une femme dans un milieu d'homme. Femme en SF, femme scientifique...*

LAFRAMBOISE : Oui. Et doublement en tant qu'auteure de BD ! On n'a pas les mêmes attentes envers les femmes artistes qu'envers les hommes, à mon avis. Par exemple, on n'attendait pas d'une femme un trait aussi réaliste que le mien. On m'a adressé des compliments bizarres, du genre : « c'est bien dessiné, on dirait quasiment que c'est un gars qui



l'a fait » ! Une fois, par contre, on m'a dit que je dessinais comme une fille, à cause de mon trait fluide ! Ma condition de femme a été parfois difficile à porter, mais en 2007, je la trouve avantageuse. Je ne connais aucune autre femme dans le monde qui continue de publier à la fois des BD et des romans.

Scientifiquement... J'aurais souhaité connaître une belle carrière d'ingénieure, comme mon père. Cela m'aurait permis de travailler le jour et d'écrire le soir sans avoir à demander de subvention ! Mais le hasard des récessions a fait en sorte que je n'ai trouvé que des emplois précaires, temporaires ou dangereux. J'ai risqué ma vie quelques fois ! Mais même si je n'ai pas pu beaucoup travailler dans mon domaine, j'ai eu l'occasion d'être savante folle dans un laboratoire (titre officiel : assistante de recherche). Et j'ai adoré ça ! Depuis mon passage, l'École Polytechnique a reconstruit son laboratoire de structure... Mais pas à cause de moi !

Vers 1996, je me suis remise en question. Je me suis demandé si l'écriture et le dessin, sans carrière scientifique, me rendraient heureuse. La réponse était oui ! Je me suis ensuite demandé si je serais heureuse en abandonnant l'écriture et le dessin pour me bâtir une carrière... Peut-être d'astronaute, qui sait ? C'était l'un de mes rêves. Mais la réponse était NON !

Être écrivaine m'apporte le plaisir de trouver des solutions technologiques à des problèmes humains. Ce qui ne veut pas dire que je suis naïve au point de croire que la technologie résout tout. Mais je peux calculer mes orbites géostationnaires seule... Je valide ensuite avec Jean-Louis Trudel, ou sur Internet !

SOLARIS : *Voyez-vous une opposition entre l'esprit scientifique et l'esprit artistique ?*

LAFRAMBOISE : Difficile à dire. Moi, je n'en vois aucune. D'ailleurs, beaucoup de scientifiques s'avèrent aussi des artistes ou des musiciens accomplis. C'est plutôt mon côté d'artiste fantaisiste qui a fait peur à certains patrons !



SOLARIS : *Et comment devient-on l'une des rares femmes qui ne jurent que par des romans de SF scientifique ?*

LAFRAMBOISE : Je ne pensais pas à une carrière d'écriture. Adolescente, je lisais de la SF : du Asimov, du Heinlein... Ma diète contenait aussi beaucoup de recueils de nouvelles SFF de la collection « noire » Marabout que mon père achetait. Les auteurs étaient exclusivement des hommes...

SOLARIS : *On voit bien vos influences dans vos noms de vaisseaux.*

LAFRAMBOISE : Le *Isaac-Asimov*, oui, et le *Jules-Verne*. Il y en avait même un qui devait s'appeler le JLT !

SOLARIS : *En plus de ces trois-là, quelles seraient vos autres influences ?*

LAFRAMBOISE : Dans le cas de Jules Verne, c'est sa persévérance qui m'a inspiré. Il travaillait chez un notaire pour faire vivre sa famille et il s'ennuyait, alors il a commencé à écrire. Ses textes étaient toujours refusés. Il a envoyé quatorze manuscrits avant que l'un d'eux ne soit accepté ! S'il s'était lassé après quelques refus, nous n'aurions jamais connu **Vingt Mille Lieues sous les mers** ! Dans le même sens, Marie Curie est pour moi une source d'inspiration : elle a connu une pauvreté extrême pendant ses études à la Sorbonne, elle calculait jusqu'au dernier grain le charbon nécessaire pour chauffer sa mansarde en hiver, ce qui ne l'a pas empêchée de poursuivre son travail... Mais en SF, Asimov était ma principale lecture. Jusqu'à ce que je tombe sur Marion Zimmer Bradley et Anne McCaffrey. La surprise ! Je me suis dit : « y a des femmes qui pondent de bonnes histoires de SF ! »

SOLARIS : *C'était de la SF plus légère que Asimov...*

LAFRAMBOISE : Peut-être un peu moins de robot et de chiffres, mais plus de conscience sociale ! Par la suite, j'ai découvert Rochon et Vonarburg... J'aime Asimov parce qu'il oblige ses lecteurs à réfléchir. On n'y trouve pas tant de scènes de violence ; c'est à la mode, aujourd'hui, d'en beurrer épais dans les descriptions. Même s'il faisait reposer beaucoup ses récits sur les dialogues plutôt que l'action à l'américaine, je trouve la SF d'Asimov accessible à tous, peu importe l'âge. Asimov a influencé mon écriture : j'écris de l'aventure que je souhaite accessible pour tous les âges. Ça ne m'empêche pas d'aborder des thèmes graves. Mes personnages vivent des événements importants qui bouleversent leur vie, ça les fait évoluer. Mais j'y mets aussi beaucoup d'humour et de rythme, ajoutés à la réflexion sociale.

SOLARIS : *En effet : c'est parce qu'elles sont publiées dans la collection Jeunesse-Pop que vos histoires sont « jeunesse ». Autrement, elles ne sont ni vraiment adultes, ni uniquement jeunesse.*

LAFRAMBOISE : J'écris pour me faire plaisir, peu importe l'étiquette apposée sur mon travail. Tant mieux si ça se trouve entre les deux. Je déploie autant d'efforts intellectuels pour un roman SF classé jeunesse (et boudé par les critiques) que pour un roman soi-disant adulte. J'ai commencé par écrire les histoires que je ne trouvais pas ailleurs. **Les Nuages de Phoenix** est né d'une idée simple : je regardais les nuages et je me suis demandé ce que ça donnerait s'ils étaient des êtres intelligents. J'ai ajouté une jeune fille handicapée, Blanche... Ça a réussi à émouvoir suffisamment le jury du prix Cécile-Gagnon pour qu'il attribue le prix à ce roman. C'était totalement inattendu, pour moi !



SOLARIS : *Et votre série de space-opéra chez Jeunesse-Plus ?*

LAFRAMBOISE : En 1996, je n'étais encore qu'une auteure de BD et une jeune ingénieure essayant de survivre. Parce que j'avais du mal à trouver du travail, j'ai choisi de devenir écrivaine à temps plein. J'ai participé à des concours (ça a plus ou moins bien marché !), j'ai écrit des nouvelles... L'une d'elles, « L'Incompétent », a été refusée à la fois par **Tesseract** et **Solaris**. Yves Meynard (de **Solaris**) m'a souligné tous les défauts de cette nouvelle... Et il y en avait ! J'étais gênée ! Mais j'ai retravaillé le texte. Puis j'y ai joint une autre nouvelle. Je voulais explorer davantage mes personnages et leur univers. Quand j'ai atteint 500 pages, j'ai compris que j'avais un roman. Je le destinais à un public adulte : je l'ai montré à droite et à gauche jusqu'à ce que Daniel Sernine intervienne. Il était prêt à le publier chez Jeunesse-Pop, à condition que ce soit plus court. J'ai divisé le texte, commençant par **Piège pour le Jules-Verne**. Ce livre se termine exactement comme se terminait la nouvelle de départ. Bien sûr, on y trouve plus d'interactions entre les personnages, plus de descriptions et cet avenir inventé est davantage expliqué. Comme j'ai aimé l'expérience, j'ai écrit la suite. Je pensais faire une trilogie... Ça a plutôt donné une tétralogie !

Ça a été un vrai plaisir d'explorer cet univers et, surtout, de mettre en scène des personnages faillibles. Par exemple Armelle, jeune martienne narratrice de la série : elle est peureuse. Pourquoi ? Parce qu'elle a des os fragiles et cassants. Ça influence son caractère, car elle n'aime pas s'approcher du danger. Au départ, Daniel Sernine m'a même demandé pourquoi j'avais créé un personnage féminin faible ! Il trouvait que ce n'était pas un exemple pour les jeunes !

SOLARIS : *Et pour les adultes ? Ce serait la même chose, à votre avis ?*

LAFRAMBOISE : Oui. Je suis en train d'écrire un roman adulte, je vous l'apprends aujourd'hui ! Ça ne change rien au fait que tous mes personnages ont de gros défauts ou des handicaps physiques. Blanche est handicapée. Armelle a les os fragiles. Mon commandant est incompétent. Ça m'éloigne des romans jeunesse aux personnages bi-dimensionnels. Ça m'a d'ailleurs amusée de créer un commandant incompétent ; j'ai lu tout un tas de romans de SF militarisée où les officiers sont toujours de bons stratèges courageux ! Ça donne des séries que j'aime bien, cependant c'est plaisant de faire différent.

SOLARIS : *C'est de la triche : il n'est pas vraiment incompétent !*

LAFRAMBOISE : Si ! J'ai fini par me dire que s'il était incompétent et alcoolique, il devait y avoir une raison !

SOLARIS : *Justement, j'ai remarqué deux choses dans cette série, qui représente quand même un gros morceau de votre œuvre. De un : vous ne mâchez pas le travail aux jeunes. Votre SF est souvent difficile, vous ne prenez pas les jeunes pour des niais. De deux : quand la série a commencé, on ne pouvait soupçonner la complexité de l'intrigue sous-tendant l'histoire. Vous nous l'avez livrée intelligemment, jouant un tour aux lecteurs !*

LAFRAMBOISE : J'ai établi la chronologie de cette série-là très tôt. Même mon roman **Ithurriel** s'intègre à la série. Au départ, je souhaitais une histoire à mon goût, sans concession... Bon, il y en a quand même eu. J'évite de me lancer dans de longues descriptions, par exemple. Je pense à Charles Dickens qui prenait trois pages pour décrire un fauteuil... Nooon ! Mais comme j'ai aussi une formation de géographe, je tiens à bien présenter cet univers. Je suis maniaque des détails. Ça agace parfois mon directeur littéraire... J'adore inventer des gadgets ! Puisque je suis coquette, par exemple, j'ai imaginé le kératiniseur, un gadget qui allonge les cheveux. Je déteste la soie dentaire, alors j'ai créé des microrobots laveurs de dents, les biotes-dentifrices.

SOLARIS : *Et ce gadget, franchement, on le voudrait tous !*

LAFRAMBOISE : Dans les ateliers en milieu scolaire, c'est aussi le gadget que les jeunes préfèrent. Par contre, écrire de la SF pour la jeunesse, ça amène une difficulté supplémentaire : les lecteurs doivent apprendre à construire leur vocabulaire de SF. Pour chacune des inventions que je crée, il y a de nouveaux mots. Pour certains jeunes, des mots comme « biotes-dentifrices » peuvent être des obstacles. Il faut faire attention. En contrepartie, il y a de bons côtés. Mes vaisseaux sont dotés d'un ordinateur qui les dirige ; je parle de « cerveau », mais il faut comprendre qu'il s'agit d'une méga-intelligence artificielle... Avec un ego. Un ego qui ne doit pas être trop fort... Malgré ça, une conscience se construit et j'aime questionner les jeunes à ce sujet. Je souhaite vraiment que mes romans suscitent une réflexion chez les jeunes lecteurs.

SOLARIS : *Au fait, vous êtes-vous intéressée à la SF via vos études scientifiques ?*

LAFRAMBOISE : Non, c'est le contraire ! Je trippais sur la SF, donc je me suis orientée vers les sciences. J'ai lu mon premier roman de SF vers 13 ou 14 ans... C'était un truc publié dans les années 20, **La Fin d'Illa**, par José Moselli. J'ai aimé **Les Robots** d'Asimov. J'ai découvert Susan Calvin, un personnage féminin en SF, j'ai savouré les problèmes causés par les Trois Lois de la robotique... Mais je n'ai pas écrit dès cette époque parce que la littérature, à l'école, c'était Anne Hébert, des romans du terroir, de l'étude de mousse de nombril... Alors que moi, tout ce que je voulais écrire, c'était des space-opéra flamboyants ! Je pensais que ça n'intéresserait personne. C'est pourquoi je me suis tournée vers le dessin.

SOLARIS : *Parlez-moi de votre parcours en BD.*

LAFRAMBOISE : Ce fut une traversée en solitaire. Naviguer dans les cercles sociaux de la BD demandait une finesse que je n'avais pas. **Pianissimo**, un conte fantastique, est sorti dans un silence médiatique complet. L'album était dessiné dans un style réaliste détaillé,



alors que la mode était à la BD underground. Si l'underground est bon pour dénoncer l'absurdité de la société, à force de mettre leurs tripes dans leurs BD, certains bédéistes pondaient des trucs centrés sur leurs mousses de nombrils, Ça ne m'intéressait pas d'en faire moi-même, ce qui a conduit certains à juger que je n'aimais pas la BD alternative ! En fait, je me contente de raconter des histoires avec les moyens que j'ai. Il y a des histoires qui ne demandent pas à être bien dessinées, lorsque c'est la réflexion qui prédomine, comme les histoires de Bretécher. Mais de la SF, comme « Ruego », exige un certain souci du détail.

La plupart des collectifs de BD se sont faits sans moi, simplement parce que les gens ne connaissaient pas mon travail. Quant à ceux qui le connaissaient... Il y a eu un collectif de 30 femmes bédéistes au Québec ; elles ne m'ont pas approchée, parce que selon elles, j'étais une auteure « arrivée » puisque j'avais publié deux albums. Comme si ça me rendait riche ! Ça m'a fait mal.

SOLARIS : *On remarque que l'humour est bien plus présent dans vos BD que dans vos romans.*

LAFRAMBOISE : J'ai produit une BD sérieuse, cependant elle n'a pas encore été publiée en album. C'est « Ruego », adapté d'un texte de Jean-Louis Trudel. Je travaille sur l'adaptation de la nouvelle « Le Huitième registre » d'Alain Bergeron.

SOLARIS : *Vous êtes pas mal « éclatée » : vous vous adonnez à la BD humoristique et sérieuse, vous écrivez à la fois pour la jeunesse et pour les adultes, à la fois des nouvelles et des romans... Comment choisissez-vous la forme qui servira le mieux votre propos ?*

LAFRAMBOISE : C'est l'inspiration qui décide. Auparavant, j'avais plus de temps pour dessiner que pour écrire. Maintenant, c'est le contraire. La façon dont je raconte une histoire est tributaire de mes possibilités réelles : j'ai un jeune enfant et un mari, je leur consacre aussi du temps ! Mais on n'écrit pas seulement quand on est devant un écran d'ordinateur ; beaucoup de temps sert à réfléchir à l'histoire... Même en s'entraînant pour un marathon... Le roman domine. Physiquement, je n'ai pas toujours le temps de m'installer devant ma table à dessin. Pour créer, je dois être sûre que je dispose d'au moins deux heures pendant lesquelles je ne serai pas dérangée. Quand je peaufine une histoire, comme en ce moment, c'est même plutôt de cinq heures que j'ai besoin chaque jour. Et c'est pire en BD. Cependant, j'essaie de m'y remettre !

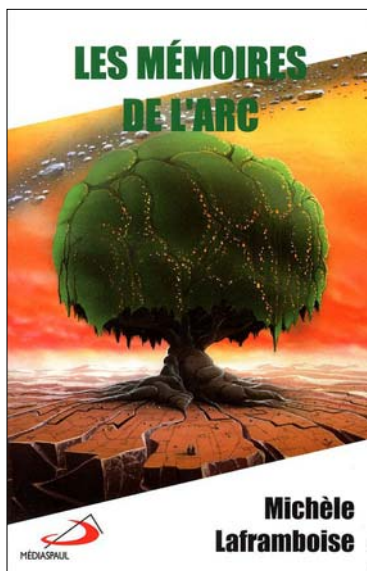
Quand je choisis d'écrire plutôt que de dessiner... Par exemple **Les Nuages de Phoenix** : je n'ai dessiné aucun des personnages

avant de faire la couverture ! Par contre, pour les voyages du *Jules-Verne*, et pour la prochaine série que je prépare, j'ai dessiné tous mes personnages dès le début.

SOLARIS: *Une suite aux voyages du Jules-Verne ?*

LAFRAMBOISE: Non. On va plutôt découvrir les soi-disant ennemis de l'Alliance. C'est un récit jeunesse où on ne verra pas un seul être humain ! Les Chhhatyls ont des caractéristiques similaires à celles des humains (c'est pourquoi ils sont en guerre contre eux), mais ils ont des structures sociales différentes. J'aime jouer avec ça. Quand on écrit de la SF, on essaie d'élargir les horizons des gens. Leur ouvrir l'esprit dans le cadre du livre, pour qu'ils puissent accepter la différence dans leur vie.

Dans les écoles, j'encourage la littérature. Je parle de « crème glacée littéraire ». J'aime dire aux jeunes qu'il y a plusieurs saveurs : vanille (c'est la littérature générale, pour moi), menthe-chocolat (ma préférée : la SF !), réglisse-citrouille (le fantastique)... Et une bonne crème glacée dépend aussi des compagnies qui les fabriquent... Toutes les saveurs sont bonnes, mais on peut goûter un jour une mauvaise crème glacée pour nous. J'utilise aussi le concept de « club sandwich d'intrigues » ; ça fait rire les jeunes. J'explique que dans les romans, il y a plusieurs personnages, plusieurs petits mystères qui soutiennent l'intérêt. Dans *Harry Potter*, par exemple, on ne parle pas que de lui pendant 600 pages. Sinon, même le meilleur lecteur perdrait tout intérêt. Je demande souvent aux jeunes qui ont abandonné un livre de m'expliquer pourquoi. Ils me disent juste : « c'est plate ». Je leur fais comprendre pourquoi ils trouvent certains romans « plates » avec un diagramme de la tension dramatique versus le nombre de pages ! Je leur donne en exemple des histoires où la tension dramatique ne monte pas, où il ne se passe rien ; ou bien des histoires où la tension prend tellement de temps à monter que ce n'est pas satisfaisant pour le lecteur. Ensuite, je leur propose une histoire où la tension dramatique monte, où il y a une résolution et une conclusion. Et si on veut une suite, une petite peur à la fin...



SOLARIS : *Vous construisez vraiment vos intrigues comme ça ?*

LAFRAMBOISE : Absolument pas. Je n'y pense pas ! Mais quand j'analyse mes romans, c'est ce que j'y trouve.

SOLARIS : *Alors comment construisez-vous vos intrigues ?*

LAFRAMBOISE : Le monde entier m'inspire. La souffrance des gens me touche beaucoup, ça me pousse à toujours donner le meilleur de moi-même, de toutes les façons possibles. L'humour me permet cela...

Quand j'imagine une histoire, je débute avec une image. Mais sinon, je n'ai pas de réponse toute prête. En fait, je risque de trouver la réponse à cette question cinq minutes après la fin de l'entrevue... Ça se passe vraiment au niveau du subconscient. Parfois, les idées me viennent en faisant la vaisselle. À partir de cette idée simple, j'ajoute des détails, je brode autour...

L'univers de l'Alliance gayenne est encore en construction pour moi. Il y a à peu près 600 mondes, dont certains plus colonisés que d'autres, je n'ai donné que les grands traits jusqu'à maintenant. La fondation de l'Alliance suit un événement important ; une race extra-terrestre très avancée a donné aux humains le générateur de tunnel, qui leur permettent de bondir partout dans la galaxie. Les humains de l'Alliance se croient les meilleurs grâce à ça et sont un peu vantards... Quand j'écris cette série, je vois les images, j'ai le *film* dans la tête ! J'imagine déjà la bande-annonce... C'est juste que réaliser la chose, même en dessins animés engloutirait tout mon temps libre.

SOLARIS : *Maintenant que vous avez une porte ouverte chez Médiaspaul, avez-vous plus tendance à produire des romans jeunesse ?*

LAFRAMBOISE : Ce n'est pas que je ne veux pas tâter du roman adulte, mais j'ai au moins douze romans jeunesse en tête ! Mes récits de SF visent les 10-12 ans et plus, car il y a du vocabulaire et certaines notions scientifiques à maîtriser... Mes histoires étiquetées « jeunesse » sont en fait lues par tout le monde, qu'ils aient 10 ou 110 ans. Il y a assez d'action et de surprises pour un jeune, et de réflexion pour un adulte.

Par contre, je me compte chanceuse d'avoir un éditeur. Beaucoup d'auteurs se cassent la tête pour en dénicher un. Je n'ai plus à le faire, mais Médiaspaul n'est pas pour autant une porte grande ouverte. La direction littéraire veille au grain ! Je n'ai pas d'éditeur du côté adulte, puisque Naturellement, qui avait publié **Ithurriel** en France, n'existe plus. Ça ne m'empêche pas de préparer un roman adulte,

adulte dans le sens d'un récit plus fouillé et plus long que mon format actuel.

SOLARIS: *C'est vrai que vous gardez un bon rythme de production.*

LAFRAMBOISE: Exceptionnellement, je n'ai pas publié de roman l'an passé car j'ai produit deux BD. C'est plus rapide pour moi d'écrire mes idées que de les faire en BD, même si je dessine vite. Quand je scénarise mes propres histoires, je me casse la tête avec la mise en page. Est-ce que je m'attarde cinq pages sur une scène très émouvante... Qui risque d'ennuyer le lecteur ? Dans le cas de « Ruego », j'ai collaboré avec un scénariste qui m'a aidé à placer les images. Et là, ça a été très rapide de dessiner ! C'est un peu pourquoi j'ai de plus en plus tendance à écrire : ça se fait n'importe où. Dessiner, ça m'oblige à avoir ma table à dessin, avec des grandes planches 11 pouces par 14... Ma BD satirique **Séances de signatures** a été faite à raison d'une page par mois pendant quatre ans. S'il n'y avait pas eu le fanzine **MensuHell** pour me motiver, cette BD n'aurait jamais existé.

SOLARIS: *Est-il important que vos technologies imaginaires soient plausibles ?*

LAFRAMBOISE: J'en tire une certaine fierté, oui, parce que je suis une scientifique. Il y a le plaisir de concevoir des idées sans être obligée de passer par le processus des demandes de subventions et les années de recherche en laboratoire ! Dans mon dernier roman, je décris un ascenseur spatial non polluant. La façon dont l'énergie est recueillie est très écologique ! J'ai parsemé mes histoires de technologies simples, ce que je nomme « technologie oui-non » : par exemple, les vêtements de mes personnages sont composés de fibres intelligentes. Tout ce qu'elles veulent, c'est se rejoindre. Donc, quand il y a une déchirure, le vêtement se reconstruit de lui-même. Et si j'en crois Internet, les Japonais seraient en train de mettre au point quelque chose de semblable ! C'est ce qui s'appelle de la convergence d'idées.

SOLARIS: *Le fait d'être mère vous pousse-t-il à réfléchir davantage à l'œuvre que vous allez laisser à la postérité ?*

LAFRAMBOISE: Certes, j'y pensais avant la naissance de mon fils. Contrairement à un écrivain qui veut être reconnu comme le meilleur (ou écrire le Grand Roman Américain), je n'ai pas cette ambition. Je souhaite que mes histoires soient une inspiration à mieux vivre, c'est tellement plus important !

Par contre, avoir un enfant influence ce que j'écris : comme je suis une écrivaine pour la jeunesse, la responsabilité sociale est très

importante pour moi. J'aborde parfois des thèmes difficiles. Dans **Piège pour le Jules-Verne**, je parle de respect de l'environnement, mais aussi de réalités sociales comme la prostitution, la misère et la violence. Toutefois, je ne m'attarde pas, par exemple, sur des scènes de meurtre trop explicites. Ce n'est pas ce que je veux apporter à mes jeunes lecteurs. D'autres auteurs pour adultes savent doser ces descriptions. Dans **Les Sept Jours du Talion** de Patrick Senécal, la violence en actes et en sentiments menait vers une idée de la vengeance jamais vraiment satisfaite. **La Quête de Chaaas** aborde aussi le thème de la revanche, explorant ses conséquences dans la vie d'un adolescent.

Je n'écris pas en cercle fermé : je continue à lire dans tous les genres et à découvrir de nouveaux auteurs.

SOLARIS : *Merci pour cet entretien passionnant !*

*Entrevue réalisée et mise en forme par
Julie MARTEL*



Technicienne au cinéma et à la télévision, mère de deux enfants, Julie Martel est surtout connue de nos lecteurs par son œuvre de fantasy pour la jeunesse publiée dans la collection Jeunesse-pop : c'est là qu'on peut trouver **L'Automne de l'Eghantik** et **Le Printemps des Rois**, les quatrième et cinquième volumes de la série *La Guerre des Cousins*.

